



les Stones

« PIERRES QUI ROULENT »
AMASSENT MOUSSE

« Mais que peut faire un pauvre garçon, sinon chanter dans un groupe de rock ? Parce que dans Londres endormie il n'y a pas de place pour un combattant de rues ».

Street Fighting man (célèbre chanson des Stones).

Le pauvre garçon est devenu très riche, choyé par la télé couleurs et la presse aux millions d'exemplaires, reçu avec la belle Bianca dans les « party » de la haute société. Ce sacre a comme un goût amer et les Stones doivent se rappeler en ricanant leurs précédentes tournées aux USA, leurs débuts en Angleterre, quand ils jouaient des classiques du rythm n'blues dans des clubs enfumés le samedi soir, haïs par les bien-pensants, les bourgeois, les curés, les militaires et la reine. Une bande de « furieux » traînant dans la boue toutes les valeurs les plus sacrées des marchands de saucisse en gros, harcelés par la police pour des histoires de drogue, harcèlements qui conduisirent Brian Jones à la mort bien plus que son vidage du groupe par les autres Stones pour raison de réorientation musicale, tournant suscité par la maison de disques, déjà...

Ils chantaient alors « I Can't get no satisfaction » (1965) (Je ne peux pas obtenir satisfaction) et ce n'était pas le fric seul qui pouvait les satisfaire. C'est aussi pour ça qu'ils nous plaisaient.

Mais la tournée américaine de 69 a fait naufrage à Altamont où un noir fut assassiné sous les yeux des Stones par le Service d'Ordre d'Hell Angels payé avec 500 dollars de bière. Et les Stones interrompaient à peine « sympathy for the devil » SUR LE MOMENT. Ils ne s'en relevèrent jamais. Voir dans le film « Gimme Shelter », qui retrace ce concert, à quel point ils étaient désemparés, suffit pour comprendre que déjà ils ne contrôlaient plus grand chose, qu'ils étaient prêts à leur nouveau rôle de machines à

causer un peu plus loin qu'à Montreuil ou à Montauban, l'industrie du disque et du spectacle s'en empare, la triture, la manipule afin d'en faire un produit de grande consommation, qui gonfle les portefeuilles des administrateurs ventrus ou chevelus. C'est la logique du système et la musique n'y échappe pas plus que le saucisson.

MERCİ RTL...!

Ces gens ne sont pas des enfants de chœur, ils ont envie que ça continue à marcher pour eux. Vendre les disques, ramasser le fric des concerts sans trop de casse — pour ça, il y a les gorilles et les chiens ; ça veut aussi dire tenter de récupérer à leur profit tout ce qu'il peut y avoir de révolte, de rejet de la société établie dans cette musique, parce que si la société ne reste pas établie, les gros financiers des Pathé Marconi, Decca, MGM (grande maison de disques) se retrouveraient sur la paille et ce n'est évidemment pas ça qu'ils veulent.

La dernière fois, ceux qui pouvaient se payer le voyage ont du prendre le train spécial de RTL pour aller les voir à Bruxelles. C'était quand même un peu grotesque ce déplacement orchestré par les gros messieurs à gilets, décorés de badges rouges, distribués « généreusement » par un bataillon d'hôtesse: « j'écoute RTL ». Moi, c'est seulement les Stones que j'ai envie de voir. Pour le voir, hé bien, il faudra que tu te farcisses du RTL à en degueuler, parce que les stones, on est nombreux à aimer ce qu'ils font, c'est un peu nous, et si on aime, c'est qu'on est prêt à payer, et si les « grosses bedaines » s'arrangent pour que ça soit difficile de les voir, on sera prêt à payer encore plus, et à supporter leur cirque, et à pas trop gueuler sur RTL et sa présence envahissante, parce que c'est ça ou rien, et il ne reste plus qu'à dire « merci RTL »! C'est une histoire bien montée de laquelle on ne sort pas. ON peut remplacer RTL par le nom de la maison de disques, de l'entreprise organisatrice des concerts... ou les mettre tous à la fois, le scénario est le même.

La musique pop, rock...et l'industrie, le commerce (ce qu'on appelle le « show business », ça fait moins épicier) sont des frères siamois inséparables. Si tu coupes, ils meurent tous les deux — du moins, dans cette société.

Cette musique peut naître dans la rue, dans une MJC, dans un club (dans un pub en Angleterre), dès qu'on en entend

causer un peu plus loin qu'à Montreuil ou à Montauban, l'industrie du disque et du spectacle s'en empare, la triture, la manipule afin d'en faire un produit de grande consommation, qui gonfle les portefeuilles des administrateurs ventrus ou chevelus. C'est la logique du système et la musique n'y échappe pas plus que le saucisson.

Ces gens ne sont pas des enfants de chœur, ils ont envie que ça continue à marcher pour eux. Vendre les disques, ramasser le fric des concerts sans trop de casse — pour ça, il y a les gorilles et les chiens ; ça veut aussi dire tenter de récupérer à leur profit tout ce qu'il peut y avoir de révolte, de rejet de la société établie dans cette musique, parce que si la société ne reste pas établie, les gros financiers des Pathé Marconi, Decca, MGM (grande maison de disques) se retrouveraient sur la paille et ce n'est évidemment pas ça qu'ils veulent.

AU DELA DU « STONES
BUSINESSE »

Vedettes incontestées du « show business », ils se survivent, multipliant les efforts spectaculaires et les jeux pervers (il y a un énorme sexe masculin sur scène dans leur nouveau show) mais toute la rage a disparu. Il reste une musique, très belle; et puis Mick Jagger, ses costumes, sa danse, son maquillage, sa façon de n'être ni un homme, ni une femme, la remise en cause de cette distribution des rôles qui pose beaucoup de questions sur la façon dont on vit dans cette société et nous ouvre une porte sur d'autres façons dont aurait envie.

Il paraît qu'ils vont venir en France, on parlait de Décembre, Janvier, puis maintenant Mars. Même si c'est RTL qui organise le concert, ça ne suffira pas pour éteindre notre irresistible envie de les voir encore une fois, parce que RTL, ça ne suffit vraiment pas pour transformer les stones en Michel Sardou ou Claude François ou autre lamentable moulinette à débilités pour jeunes giscardiens. En sortant, on a toujours envie de descendre dans la rue dans la ville endormie, d'être un « street fighting man » (un combattant des rues).

David REDEL.